

LE THÉÂTRE VOLLARD À LA RÉUNION

EN VOITURE, LÉON

Léon de Lépervanche, cheminot et leader syndical au temps du Front populaire. Ou l'histoire exemplaire d'une compagnie théâtrale qui éveille les Réunionnais à leur propre histoire

On ne parle que trop ces temps-ci de la crise du théâtre en France. Crise de la créativité? Crise de structure? Le malaise ne fait en tout cas aucun doute. Pourtant, il suffit de se tourner vers certaines expériences de terrain, loin de Paris et des grosses institutions, pour avoir une tout autre image de ce que peut être la production théâtrale. Spontanée, parfois fauchée mais toujours ingénieuse, elle retrouve naturellement le chemin du public. Parmi des centaines d'autres, deux expériences illustrent parfaitement cette démarche : le Théâtre Volland à l'île de la Réunion, et le Théâtre de l'Escabeau à Briare, près de Gien.

De notre envoyée spéciale

A La Possession, une petite localité proche de Saint-Denis, il y a deux pharmacies, deux très longues rues principales, un peu plus de deux échoppes sous les arbres, quelques jolies cases cachées dans la verdure... Et un théâtre. À vrai dire, l'ancien cinéma qui sert de local permanent aux quinze comédiens du Théâtre Volland, installés là depuis trois ans, a quelque chose du « Nuovo Paradiso » vingt ans après, c'est-à-dire juste avant l'implosion. Improbable, bariolé, petit cube de béton posé là fièrement à deux pas de l'autoroute enserrant l'île, il affirme la présence du théâtre là où on s'y attendrait le moins.

Et le plus étonnant, c'est que depuis onze ans qu'elle existe, la compagnie ne s'est pas contentée du périmètre Saint-Denis-Possession. Sa réputation l'a portée jusqu'au festival des francophonies de Limoges, où elle présentait *Étuves*, une pièce astucieuse inspirée par le Bicentenaire voici deux ans, et, bien avant, à partir de 1983, elle n'a pas cessé de tourner dans l'océan Indien, aux Antilles, et dans ce qu'on appelle là-bas « la métropole ». Le texte d'*Étuves* a même été traduit et joué sur un campus de New York.

Il faut dire qu'Emmanuel Genvrin, le directeur-fondateur de la compagnie, n'est pas du genre à chômer. Quand il n'écrit pas, il met en scène. Quand il ne met pas en

scène, il anime des ateliers, des stages, des formations de toutes sortes (à l'île Maurice comme à Saint-Denis, au Tampon, dans les Hauts). Quand il n'anime pas, il tourne des feuilletons télé. Quand il ne tourne pas, il cherche de l'argent. Quand il cesse (momentanément) d'en chercher, il pense à la prochaine création de la compagnie et il écrit, etc. Et, côté créations, ce métropolitain installé depuis longtemps dans l'île, et qui puise dans son histoire l'essentiel de ses sujets, n'est jamais à court d'idées.

Esclavage et Front populaire

Pour preuve, *Marie Dessebre*, premier succès bientôt repris, l'histoire d'une nativité le 20 décembre 1848, jour de l'abolition de l'esclavage à la Réunion. Ou encore *Étuves* qui mettait en scène des comédiens réunionnais occupés à monter une pièce sur l'esclavage de la révolutionnaire Olympe de Gouges et racontait ainsi l'abolition avortée de 1794. Ou enfin, dernière en date, *Lépervanche-chemin de fer*, qui découvre pour le public réunionnais un pan ignoré de son histoire, l'époque du Front populaire dans l'île, illustrée par la vie de son leader, Léon de Lépervanche, un cheminot-aristo saisi par le marxisme mais finalement doublé par la dynastie des Vergès, et à ce titre plus ou moins occulté. Les années Debré et leur suite n'ayant pas peu contribué à accentuer le phénomène.



En marge d'un spectacle en marge, le public est à son tour acteur de Lépervanche-chemin de fer, où tout se passe ailleurs que sur une scène classique : « ti-train » remis en service, loco tonitrueuse, wagons-décor et musique à tous les étages. Car les comédiens de Volland sont aussi musiciens, et excellents.

À cette façon vitale et insolente de se saisir de l'histoire de l'île, Genvrin et ses complices du Théâtre Volland allient bien entendu une manière de faire de théâtre tout aussi peu conventionnelle, dont l'essentiel peut se résumer à investir des lieux non-théâtraux. Marchés, jardins, et finalement, pour *Lépervanche*, petite gare désaffectée, rien n'arrête ces hardis pionniers d'un théâtre direct et, comme diraient certains, interactif. En tout cas branché à vif sur son public, lequel suit Volland partout où

il va et d'autant plus volontiers que l'expédition fait dès lors partie du jeu.

Ce quelque chose de ludique et d'aventureux trouve donc son couronnement avec *Lépervanche*, puisque dès le départ, l'idée était d'installer tréteaux (et surtout wagons) au lieu dit « La Grande Chaloupe », ancienne gare du « ti-train » reliant Le Port, poumon de l'île, à Saint-Denis et à toutes les localités du bord de mer, en particulier les principales

sucreries. Désaffecté depuis 1964, une association s'est créée récemment pour le remettre en service. Quand on sait que l'un des problèmes principaux de la Réunion est... la circulation automobile, l'opportunité d'une telle entreprise saute naturellement aux yeux. D'autant que cette « agit-prop » soft façon années 90 retrouve avec Volland une force d'autant plus grande qu'elle s'appuie sur une connivence réelle avec le public.

Créée en août dernier, jouée deux fois par semaine, la pièce a déjà été vue par plus de 10 000 spectateurs, ce qui pour le moins constitue un score que pourraient envier bien des théâtres nationaux de la métropole... Pourtant, malgré le succès, peu contestable, malgré une relative autonomie financière (30 % de recettes propres sur un budget de 3,7 millions de francs, des comédiens salariés semi-professionnels), malgré un subventionnement public légitime, venu surtout du syndicat intercommunal (Le Port-La Possession, la compagnie ayant été « virée » de Saint-Denis par l'ancienne municipalité RPR), les Volland rament un brin. L'État ne participe qu'à hauteur de 8 %, considérant d'un peu loin cette reconquête de public par une compagnie peu conformiste, faite, du créole au Blanc normand, d'une mosaïque de couleurs, de sensibilités et de talents artistiques. Alors, on se demande pourquoi, au-delà de ses limites, celles d'une petite compagnie professionnelle pleine d'imperfections mais surtout pleine de vie, son ticket n'est pas valable. Ici, comme dans certains coins de l'Hexagone, on souffre de se voir snobé par Paris...

Chantal AUBRY